

TRIBUNE DE GAUCHE

# changer



Un  
récit  
pour le  
temps de Noël

## LE PASTEUR ET LE COMMISSAIRE

Page 4 : le travail dans la vie personnelle Page 8 : communiquer en famille

# Changer 1983 Index - N° 135 à 146

## SUJETS DU MOIS

### TRIBUNE DU MONDE

N°s

Les noirs d'AMERIQUE aujourd'hui (A. Jaulmes).....	138
L'AMERIQUE qui demande à changer (A. Jaulmes).....	142
Regards sur l'AUSTRALIE travailliste (C. Mayor).....	140
Une journée à BERLIN-EST (J.-J. Odier) ..	135
Force et fragilité du DEVELOPPEMENT (F. Chavanne).....	138
Itinéraires EUROPEENS (H. Rieben).....	143
GRANDE-BRETAGNE, créer l'harmonie raciale.....	135
L'échiquier LATINO-AMERICAIN.....	141
LIBAN : la diplomatie de Louis Delamare (A. Jaulmes).....	136
Le LIBAN entre la guerre et la reconstruction (A. Tate).....	141
NIGERIA, des affaires à suivre (J.-J. Odier).....	143
Une autre gestion du TEMPS (W. Haller) ..	137

### DANS LA MELEE/TEMOIGNAGES

Michel ANTUSZEWICZ .....	135
Giovanni BRANDANI .....	139
Frédéric CHAVANNE et Hatem AKKARI ..	140
John CRAIG.....	138
Steve et Catherine DICKINSON .....	139
Einar ENGBRETSEN .....	143
Flora et Fernando FREDDI .....	136
Margrit KUNG .....	141
Sunil MATHUR .....	144
Peter PETERSEN.....	143
Jean REY .....	141
Félicien ROMAIN .....	140
Laura et Giulio TERZOLI .....	139

### REFLEXIONS

Frank BUCHMAN : « L'heure n'est plus qu'à une seule chose ».....	145
Paul CAMPBELL : Menace d'extinction et choix individuels.....	136
Frédéric CHAVANNE : Vivre le dialogue nord-sud .....	140
Une journée avec le DALAI-LAMA .....	144
Hélène GUISAN-DEMETRIADES : La tunique à recoudre .....	139
A. JAULMES : L'égoïsme est au-dessus de nos moyens .....	135
Garth LEAN : Train du matin et train du soir .....	136
R.P. LUCAL, S.J. : Le rôle du travail dans la vie personnelle .....	146
J.-J. ODIER : Lettre à des jeunes mariés..	136
J.-J. ODIER : Lettre à un couple en stagnation .....	137
J.-J. ODIER : La communication en famille.....	146
B. et V. SCHWEISGUTH : Lettre à des fiancés.....	135

Pierre SPOERRI I : La pratique du silence ..	138
Pierre SPOERRI II : Ecoute intérieure et croissance spirituelle.....	140
Jens WILHELMSEN : La paix, un combat responsable .....	143

### LIVRES

Philippe BOEGNER : Ici, on a aimé les juifs.....	135
E. F. SCHUMACHER : « Small is beautiful ».....	140
Des livres pour l'été.....	141

### EDUCATION

HISTOIRE vraie pour grandes personnes	136
Etre ou ne pas être TUTEUR (J. Jaulmes).	138

### RECITS/DIVERS

L'ESPOIR au bout de la plume (J. Williams) .....	143
EUROPE, numéro spécial .....	139
On ne naît pas Européen (Ch. Danguy)	
Une histoire d'amour (R. Lejeune)	
La tunique à recoudre (H. Guisan)	
Dans les coulisses de l'Europe bleue (F. Moir)	
Surprenante Albion (G. d'Hauteville)	
FRANÇOIS d'Assise dans nos vies.....	137
Rencontres INDIENNES (A. Zysset) .....	142
L'autre responsabilité du JOURNALISTE (M. Henderson).....	145
Le PASTEUR et le commissaire (W. Zimmer).....	146
Un homme politique des PHILIPPINES (R. Manglapus) .....	145
L'état d'esprit du peuple POLONAIS.....	142
N'oublions pas le PORTUGAL (D. Mottu).	141
Retour de SRI LANKA (L. Perrenoud).....	140
Un syndicaliste suédois au ZIMBABWE (J. Söderlund).....	142

### REARMEMENT MORAL/CAUX

Le Réarmement moral sur le terrain 136, 137, 140, 141, 143, 145, 146	
Le Réarmement moral en FRANCE .....	138
Rencontre à BUENOS-AIRES .....	141
Action dans l'OREGON (U.S.A.).....	141
Rencontre à PANCHGANI .....	137
Un soleil en pleine nuit aux ETATS-UNIS ..	142
La création du centre de CAUX (Lucie Perrenoud, Trudi Trüssel, Willy Brandt, René Thorney) .....	142
CAUX 1983, les rencontres de l'été AFRIQUE : les exigences de l'unité Présence des AMERIQUES Une journée avec le DALAI-LAMA L'homme et l'ECONOMIE La vraie dimension de l'EUROPE	

# changer

## TRIBUNE DE CAUX

Revue mensuelle

publiée par le Réarmement moral

Commission paritaire de la presse : N° 62060

### Responsable de la publication :

Jean-Jacques Odier.

**Rédaction et réalisation :** Frédéric Chavanne,  
Philippe et Lisbeth Lasserre, Daniel Mottu, Nathalie  
O'Neill, Charles Pignet, Philippe Schweisguth, Evelyne  
Seydoux.

**Administration, diffusion :** Nancy de Barrau,  
Maurice Favre, Hélène Golay, Colette Lorain.

**Société éditrice :** Editions, théâtre et films de  
Caux, S.A., Lucerne (Suisse).

**Imprimerie :** Publications Périodiques Spécialisées,  
01600 Trévoux (France).

France : 68 bd Flandrin, 75116 Paris.

Tél. (1) 727.12.64.

Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20.

Tél. (022) 33.09.20.

### ABONNEMENTS ANNUELS (12 numéros)

France : FF 80 ; Suisse : Fr.s. 24. - .

Belgique : FB 575 ; Canada : \$ 17. - .

Autres pays par voie normale : FF. 90 ou Fr.s.

27. - . Pays d'outre-mer, par avion : FF. 100

ou Fr.s. 30. - . Prix spécial étudiants, lycéens :

FF. 40 ; Fr.s. 15. - ; FB 280.

### Verser le montant de l'abonnement :

**France :** à « Changer » (68 boulevard Flandrin, 75116  
Paris), par chèque bancaire, ou par C.C.P.  
32 726 49 T, La Source.

**Suisse :** à « Changer », C.C.P. 12-755, Genève.

**Belgique :** au Réarmement moral, 123 rue Th. de  
Cuyper, Bte 39, 1200 Bruxelles, C.C.P. 000-057 81 60-  
40 Bruxelles (avec la mention « abonnement Chan-  
ger »).

**Canada :** par chèque bancaire au nom de « Tribune  
de Caux », 387 chemin de la Côte Sainte-Catherine,  
Montréal, Québec H2V 2B5.

**Zone franc d'Afrique :** par mandat de 5 000  
francs CFA (abonnement avion) ou 4 500 francs (par  
voie maritime) à « Changer » (68 boulevard Flandrin,  
75116 Paris), C.C.P. 32 726 49 T, La Source, France.

### Que veut le Réarmement moral ?

La refonte de la société ne peut s'opérer en  
définitive que par la transformation des hommes.  
Tel est le principe.

Une école du changement où les hommes  
apprennent à rechercher la volonté divine, à  
respecter les valeurs morales et à les rendre  
contagieuses. Tel est le cheminement.

Des équipes agissantes s'efforçant d'établir un  
dialogue fécond là où règne l'antagonisme, de guérir  
les hommes de leurs préjugés et de leurs haines  
jusque dans l'arène sociale et politique ou dans les  
relations internationales. Telle se présente l'action  
sur le terrain.

Conçu à l'origine et poursuivi depuis plusieurs  
décennies par des personnes animées par l'idéal  
chrétien, le Réarmement moral se veut ouvert à des  
hommes de toutes croyances dans un respect  
mutuel et en vue d'un combat commun pour un  
avenir meilleur.

## Retrouvailles

Laissons-nous émouvoir ! L'accueil délirant réservé aux présidents Chadli et Mitterrand, dans un grand hôtel parisien, par 1 500 Algériens immigrés en France, est un de ces moments inoubliables que le petit écran nous permet de vivre jusque dans nos cuisines ou nos salons. Le jaillissement des cœurs était d'autant plus impressionnant que la présence de M. Mitterrand n'était pas prévue et que le protocole était submergé, les gardes du corps submergés et paniqués.

Ce bain de foule improvisé a permis au chef de l'Etat algérien de rappeler à ses compatriotes émigrés que « le but de chacun devait être le retour définitif au pays » et au président français de clamer avec force que la France se voulait hospitalière et d'ajouter : « Comme il

serait bon de parler entre frères, chacun dans le respect des lois, des usages et des mœurs, mais faisant toujours passer avant le souci d'une bonne entente et du respect mutuel. »

Ce ne sont pas seulement là les paroles d'un jour. Un certain passé est décidément derrière nous, ce dont témoigne aussi la présence d'anciens d'Afrique du nord entourant M. Chadli lorsqu'il a fleuri la tombe du soldat inconnu.

Dans une interview télévisée précédant sa venue en France, le président algérien, prudent, n'avait pas voulu utiliser le mot de réconciliation pour qualifier le rapprochement entre les deux pays. Le terme semblait peut-être trop définitif, trop effrayant après tant de souffrances. Il a préféré

« retrouvailles ». Ces journées passées en France élargiront peut-être le vocabulaire. Car la France et l'Algérie

pourraient, dans notre monde d'aujourd'hui, agir de concert dans bien des situations de crise.

## Le monde du silence

Le héros d'une pièce de théâtre du dramaturge anglais Peter Howard, *Les Pantouffles du dictateur*, écrite avant la mort de Staline, est un vieux médecin de famille qui prodigue les soins les plus attentifs à son unique patient, le chef d'un Etat totalitaire. On apprend cependant, au fil de l'intrigue, que le dictateur est décédé depuis plusieurs mois et que, dans l'atmosphère mystérieuse et feutrée des hautes sphères de l'Etat, le vénérable praticien, paniqué à l'idée de révéler l'affreuse nouvelle, a présidé vaillamment aux destinées de son peuple. Son aveu provoque, inutile de le dire, le plus beau

tohu-bohu parmi les aspirants autocrates.

Sans vouloir pousser trop loin la comparaison, on est en droit de se demander, alors que se prolonge l'inquiétante indisponibilité de M. Andropov, ce qui peut bien se passer à Moscou. Le secret qui caractérise les faits et gestes des dignitaires russes nous force aux plus hasardeuses conjectures. Après tout, un médecin, un majordome, un cosaque seraient peut-être capables de tenir les rênes d'une dictature. Et, fort de la sagesse populaire, de donner à leur monture une impulsion salutaire ? On ne sait jamais.

## A TRAVERS CHAMPS

### Des boutures

Notre bon voisin Noël, qui sait tout faire dans sa maison, son rucher et son jardin, vient de me montrer comment mettre en terre des bouts de tiges de rosiers, enfoncés dans un sol frais, à l'abri du soleil. Ces boutures s'enracineront peu à peu et pourront être plantées dans un an.

Petit à petit, de fines racines naîtront, à partir de cellules évoluées qui devront rétrograder pour pouvoir se multiplier, constituer de nouveaux organes et remplir de nouvelles fonctions dans la vie de la plante. C'est le processus que les scientifiques appellent la « dédifférenciation cellulaire ».

Ah ! Si nous savions, nous aussi, nous enfoncer, bien tassés, dans la profondeur humide de l'amour divin !

Si nous savions - et si nous voulions - nous « dédifférencier », oublier les différences, les qualités et les défauts qui nous paraissent affirmer notre identité, dépasser les caractéristiques familiales, confessionnelles, professionnelles, politiques, raciales, sociales, nationales qui nous distinguent ou nous séparent d'autres hommes ou d'autres peuples, peut-être pourrions-nous devenir de petites racelles alimentant les boutures d'un monde renouvelé.

**Philippe Schweisguth**

## Vieilles dames

Ce club de petites vieilles qu'on pensait défaillant et qui a nom démocratie n'a pas dit son dernier mot. Il vient de recevoir la réadhésion de deux recrues sémillantes, Argentine Alfonsin et, en liste d'attente, Turquie Ozal. Avec ce renfort appréciable, qui fait suite à l'affiliation de Péninsule Ibérique, l'association peut se dire florissante.

Il reste à prouver que les dictatures de gauche peuvent aussi passer le concours d'entrée sans qu'une consœur un peu zélée ne fasse appel à un bataillon de marines.

Peut-être que le club, s'il vivait mieux son idéal, réussirait à attirer dans son orbite bien d'autres dames encore récalcitrantes.

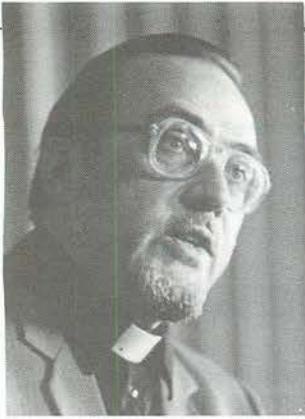
**Méridien**

*Commandez aujourd'hui  
à nos adresses un document utile  
de référence, la COLLECTION RELIEE  
des n<sup>os</sup> de CHANGER 1983*

80 FF

24. - Fr.s.

PHOTOS : Bureau international du Travail : pp. 4, 5, 6, 7 ; D. Channer : p. 4 ; délégation du Québec : p. 14



## Le rôle du travail dans la vie personnelle

Texte d'une intervention à Caux du père John Lucal, S.J., observateur du Vatican à l'Organisation internationale du travail à Genève

**C**HACUN de nous consacre la plus grande partie de son temps au travail, quel qu'il soit. Que représente donc le travail pour l'individu ?

Il nous donne notre identité, il nous fournit l'occasion d'exercer notre humanité, de développer nos charismes. Or, dans la société occidentale, surtout depuis la révolution industrielle, nous n'avons guère prêté attention au rôle du travail dans la vie personnelle. Nous n'y avons vu qu'un moyen de gagner son pain, un lourd fardeau à porter, une tâche à terminer au plus vite pour que commence la vraie vie.

C'est un autre point de vue que je voudrais présenter ici, dans la perspective d'une éthique universelle.

### Le travailleur a priorité sur le travail

Mon propos s'appuie sur l'encyclique de Jean-Paul II *Laborem exercens* (« sur le travail humain »). L'argument essentiel de cette encyclique réside dans le fait que le travailleur a priorité sur le travail, le travail sur le capital, la personne sur l'objet.

Traditionnellement, nous avons considéré le travail comme étant « quelque chose à faire » et l'être humain comme l'instrument pour le faire. Le travailleur devient un moyen, alors que le but, c'est le travail. Dans son encyclique, le pape nous demande de renverser cette conception. Et si nos planificateurs et nos industriels cessaient de dire : « Tel travail est nécessaire. Où sont les gens pour le faire ? » et affirmaient : « Voici des travailleurs qui ont besoin d'un emploi productif qui ait un sens. Quel travail leur fournir pour les aider à se développer ? » La raison d'être de l'existence ici-bas est-elle de développer les biens

matériels par le travail ou de développer les hommes grâce à leur travail sur les biens matériels ? Nous avons donc besoin de clarifier nos priorités.

Cette approche « personnaliste » s'oppose à ce que le pape appelle l'*économisme*, c'est-à-dire le fait de donner la prépondérance aux facteurs économiques sur les facteurs humains. A l'Organisation internationale du travail, la tradition a aussi été de dire : « Le travail n'est pas une marchandise. » Malheureusement, à cause de notre formation imprégnée d'économisme, nous persistons, la plupart du temps, à considérer que le travail se négocie.

Lorsque nous affirmons que le travail doit prendre le pas sur le capital, nous ne disons pas qu'il doit y avoir opposition entre les deux. Dans les premiers temps, il peut y avoir des divergences d'intérêt, voire des conflits entre travailleurs et patronat, mais ces oppositions peuvent être surmontées par le dialogue. L'essentiel de la philosophie de l'O.I.T., c'est qu'il y a des intérêts communs,

qu'il ne faut pas croire à une guerre des classes perpétuelle, ceci à condition que l'on donne la priorité à l'homme. L'encyclique papale évoque l'apport authentique du travailleur à son œuvre et le contrôle dont il doit pouvoir disposer sur son travail, de façon qu'il puisse en tirer une satisfaction d'une nature plus élevée que la simple conscience d'avoir exercé une activité physique.

### Chacun propriétaire de son poste de travail

Elle suggère aussi que le travailleur doit pouvoir s'identifier à son entreprise, jusqu'à éventuellement être « propriétaire » de son poste de travail. Nous connaissons tous l'artisanat traditionnel, où le travailleur possède ses outils et son établi. Nous savons la satisfaction qu'il éprouve d'avoir créé un pro-



« Notre travail fait partie de notre vie personnelle et n'est pas séparé de nos possibilités de perfectionnement. »

duit aussi parfait que possible. Jean-Paul II essaie en fait d'étendre la notion d'artisan au monde industriel dans lequel nous vivons. Mais comment les ouvriers d'aujourd'hui peuvent-ils avoir le sentiment de posséder le gigantesque établi qu'est une usine moderne, voire toute une industrie ?

Cette question de propriété est d'autant plus importante que, lorsque nous parlons de capital, nous parlons de quelque chose qui est le résultat du travail accompli par d'autres. Dans cette perspective, les travailleurs devraient se sentir en quelque sorte propriétaires du capital dont ils ont hérité.

Lorsque des hommes et des femmes n'ont pas d'emploi productif, ils ont le sentiment d'être rejetés par la société. C'est là qu'est le scandale du chômage, son aspect anti-social. Il y a certes toute une gamme d'indemnités possibles, mais le message de la société au chômeur reste le même : « Nous n'avons pas besoin de toi. » Est-ce là notre message à la jeunesse américaine, dont le taux de chômage monte jusqu'à 40 % chez les groupes ethniques minoritaires ? Nous leur disons : « Il n'y a pas de place pour vous. Nous vous donnons de quoi manger, pour que vous ne fomentiez pas de troubles, mais vous ne pouvez pas contribuer à la satisfaction de nos besoins. » Or d'ici l'an 2 000, nous devrions créer un milliard d'emplois nouveaux pour pouvoir mettre au travail tous les jeunes de la planète. Qui va faire les sacrifices nécessaires à cet investissement massif ? Sommes-nous vraiment en mesure de fournir du travail à tous ceux qui en veulent ?

### Remplacer le rapport maître-serviteur

C'est la raison pour laquelle le pape Jean-Paul II insiste sur l'argument personneliste de son encyclique et prend fermement position en faveur de la démocratisation de l'entreprise. Si nous croyons à la participation et à la démocratie dans l'entreprise, nous devons accepter la nécessité de remplacer le rapport maître-serviteur par un autre type de rapport entre travailleurs et patronat. Il faut augmenter les possibilités d'actions démocratiques de la part des travailleurs. Il faut reconnaître le fait



*« Il peut y avoir des divergences d'intérêt mais il ne faut pas croire à une guerre des classes perpétuelle. »*

que la dichotomie travailleurs-patronat prend sa source dans notre passé féodal et veiller à ce que l'évolution vers la démocratie de notre système industriel suive celle de notre système politique.

Ainsi, le développement, le perfectionnement de l'homme est-il le but. C'est par le travail que les hommes se créent leur propre univers, se créent eux-mêmes. Le travail nous change, nous façonne, nous ouvre une carrière, nous fait faire des expériences nouvelles. Nous avons aussi besoin de travailler pour notre famille qui est – le pape insiste là-dessus – « la première école interne du travail ». De plus, c'est le travail qui rend viable la famille en tant qu'entité. Il en va de même de notre nation, de notre culture. Le travail est intimement lié à notre identité.

Le perfectionnement de la personne repose aussi sur des facteurs spirituels, transcendants. Il y a en chacun de nous une part de transcendance, quelle que soit notre croyance ou notre religion. Nous tendons tous à l'infini et le travail que nous accomplissons fait partie de ce cheminement. C'est pourquoi l'encyclique de Jean-Paul II ne tient pas compte du dualisme esprit-matière, contemplation-action, selon le modèle grec. Au contraire, elle s'appuie sur la notion d'incarnation et rejette la doctrine classique selon laquelle la prière et la contemplation sont le seul

moyen de perfectionnement de l'être humain, tandis que le travail ne serait que physique et dégradant. Examinons nos propres traditions : n'avons-nous pas vécu trop longtemps prisonniers de cette opposition ?

Notre travail, notre activité, regardons-les comme faisant partie de notre vie *personnelle* et non comme étant séparés de nous et de nos possibilités d'amélioration, selon le mot grec *skholè*, le loisir qui nous permet de nous perfectionner. Notre travail fait partie de nous-mêmes, il comporte une dimension spirituelle. Introduisons dans notre travail les notions de liberté et de solidarité, de façon que ce ne soit plus une activité égoïste, mais solidaire des autres. (Le pape a utilisé 40 fois le mot *solidarité* lors de son discours à l'O.I.T. à Genève en 1982. Certains y ont vu une « connexion polonaise », mais il est clair qu'il parlait autant de la solidarité en général que d'un certain syndicat !)

### Jardiniers dès le départ

Le pape n'est donc pas opposé à la technologie moderne, mais à la dépersonnalisation qui peut l'accompagner. Contrairement à de nombreux intellectuels contemporains, il n'est pas l'ennemi de l'industrie, pas même de la

grosse industrie, à condition qu'elle soit plus humaine, plus attentive à la personne.

A la fin de son encyclique, Jean-Paul II propose quelques éléments pour une spiritualité du travail qui pourront nous aider à humaniser l'entreprise. Dans ce passage l'inspiration chrétienne devient beaucoup plus spécifique puisque le pape remonte au livre de la Bible, où il est dit à l'homme de dominer la terre, de la soumettre, en un mot de *travailler*. Les premiers êtres humains, selon les écrits bibliques, avaient une tâche précise : le premier homme et la première femme ont reçu la charge du jardin d'Eden. Nos ancêtres étaient donc, dès le départ, des jardiniers ! Selon cette lecture de la création, Adam et Eve ont été mis immédiatement au travail. Ainsi le travail n'est-il pas un mal. Il n'est pas le fruit du péché, ni une punition coûteuse. Dès avant la chute, dès avant le péché, il y avait le travail. Travail aisé, travail agréable, mais travail. Si, par la suite, le travail est devenu difficile et pénible, ce n'est pas à cause de sa nature, mais à cause du mal dans le monde. Car le mal est une réalité : c'est lui qui déshumanise nos vies, et surtout notre travail.

## Une spiritualité du travail

Tout en reconnaissant ces faits, le pape maintient que l'on peut rendre le travail libérateur, perfectionnant et sa-

tisfaisant. Tel est le défi. C'est ainsi que *Laborem exercens* propose une spiritualité du travail :

1. Le travail est une sorte de co-création avec Dieu. Dieu continue de créer le monde et nous L'aidons, comme un enfant aide son père à son établi. Noble tâche que d'aider à créer le monde !

2. Dieu est devenu homme et cet homme était un ouvrier, un charpentier, ce que les chrétiens n'oublient jamais. Quoi de plus, ce Dieu devenu homme a souffert et est mort pour vaincre le mal dans le monde, restaurer le bonheur du jardin d'Eden, du premier paradis. Nous sommes tous appelés à le suivre dans ses souffrances pour participer à cette libération, ce que nous faisons en offrant nos actes de chaque jour. Notre travail prend alors un aspect rédempteur. C'est précisément quand le travail est labeur et qu'il semble ne rien apporter en soi qu'il revêt son aspect rédempteur : notre travail, que nous offrons au Christ crucifié comme un sacrifice, comme un geste de libération de nos frères et sœurs, prend alors son pouvoir spirituel.

3. Le travail est lié à la construction du royaume de Dieu, notion centrale du Nouveau Testament. Dieu édifie des cieux nouveaux et une terre nouvelle et notre travail est lié à cette édification d'un monde meilleur, porteur de valeurs transcendantes. Si nous accomplissons notre travail pour le bien de l'humanité, nous n'avons pas à craindre

que notre œuvre passe et soit oubliée. La maison que nous construisons ne durera peut-être que cinquante ans, mais nous voulons croire aux prolongements éternels de notre tâche, au bien durable qu'elle aura créé.

Ces trois aspects de la spiritualité du travail coïncident avec la Trinité : co-création avec le Père, rachat par le travail avec le Fils, édification du Royaume avec l'Esprit saint. La spiritualité du travail entre ainsi dans les catégories théologiques.

Plus important encore : elle doit être mise en pratique dans le monde du travail aujourd'hui.

\*\*\*

*De nombreuses questions ont été posées au père Lucal à l'issue de son exposé. Nous reproduisons ci-dessous les points saillants de ses réponses.*

## Travail et contemplation

La définition du travail, il faut l'admettre, pose problème. L'activité du patron, à coup sûr, c'est du travail. A notre colloque de Genève, nous avons eu quelque mal avec les artistes, et plus encore avec les ermites ! La philosophie scolastique voit dans la contemplation l'ultime aboutissement pour la personne humaine : celui qui en arrive au point de ne plus travailler du tout serait ainsi plus proche de la perfection que celui qui travaille. C'est cette tradition hellénistique qui a influencé la civilisation occidentale. Pour celle-ci, les contemplatifs sont des non-travailleurs, puisqu'ils ont atteint un stade privilégié en se livrant à une activité plus noble que le travail. Mais il nous faut aller au-delà de ce dualisme. Pour moi, la contemplation est une forme de travail. D'ailleurs, le mot « liturgie » vient du terme grec qui veut dire « travail », au sens du travail pour Dieu. Célébrer la liturgie, c'est faire le travail de Dieu. La contemplation devrait donc être considérée comme une forme de travail qui développe notre ouverture à l'influence divine, mais qui est aussi une activité humaine.

## Une question d'attitude

L'Encyclique *Laborem exercens* n'est-elle pas trop idéaliste ? Peut-être,



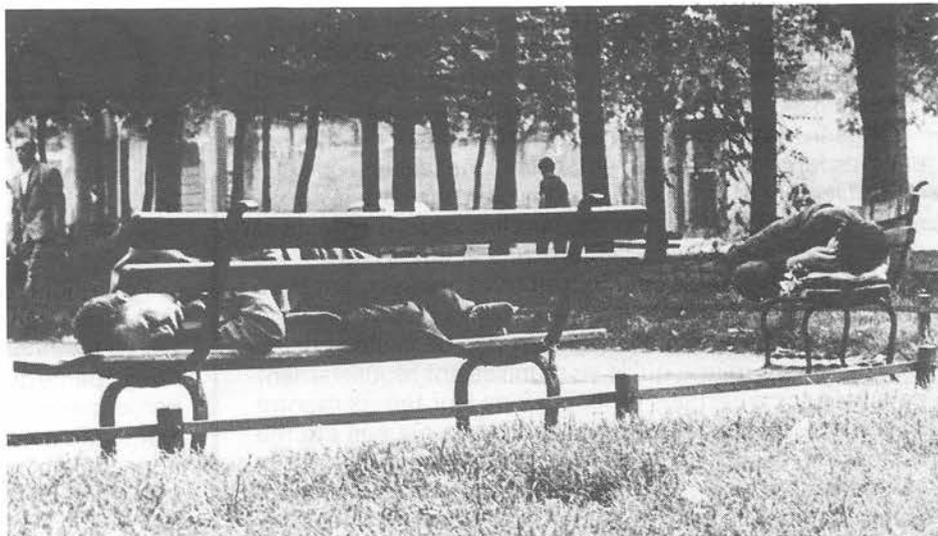
*« La satisfaction d'avoir créé un produit aussi parfait que possible. »  
Le grand-père de ce graveur sur verre se servait déjà de cette machine. Son métier s'est transmis de père en fils depuis quatre siècles.*

dans la mesure où nous n'avons pas d'idéal. Mais sans idéal, nous périssons. Si l'on présente cette encyclique à un ouvrier qui fait un travail très monotone et n'a aucune chance de voir son sort s'améliorer, il dira : « Très bien, mais cela n'est pas pour moi. » Il y a des millions d'êtres sur la terre qui font un travail monotone et déshumanisant. L'encyclique est idéaliste dans la mesure où il est clair que nous sommes encore loin du but recherché. La tâche, et elle est énorme, consiste à se servir de la technologie pour rendre le travail plus humain, plus supportable. Peut-être qu'il ne sera jamais possible à chaque homme d'avoir un travail satisfaisant, d'autant plus qu'aucun de nous ne trouve vraiment son travail satisfaisant du début à la fin de chaque journée. Nous avons tous certaines tâches que nous n'aimons pas. Cela fait partie de la condition humaine, des réalités à changer. Il est possible de trouver satisfaction à un travail apparemment dépourvu d'intérêt. C'est en nous que gît l'insatisfaction. Ainsi il ne faut pas changer seulement la nature du travail lui-même, mais aussi notre attitude vis-à-vis du travail que nous accomplissons.

## Transformer la scène du travail

Pour la première fois dans l'histoire, nous avons la possibilité de transformer toute la scène du travail. Le XX<sup>e</sup> siècle a connu une transformation technique unique dans l'histoire des hommes. Nous pouvons maintenant, si nous en avons la volonté, éliminer la pauvreté et toute forme de travail ingrat ou pénible de la surface du globe. Autrefois, cela était inimaginable. Il fallait accepter ces réalités comme la pluie et le beau temps. Aujourd'hui, il est possible de donner sens et satisfaction au travail et de fournir du travail aux chômeurs à une échelle jamais atteinte auparavant.

Bien sûr que tout travail a sa propre valeur. Il faut le dire et le répéter, pour répondre à ceux qui disent que le travail n'est qu'une occupation, qu'il n'est pas important. Le travailleur qui a cette attitude ne sera jamais satisfait. La tâche accomplie est importante *en soi*, objectivement. Elle contribue à l'amélioration de la condition humaine. En produisant de la nourriture, en construisant des



« Nous n'avons pas besoin de toi ! Tel est le message de la société aux millions de chômeurs, ces victimes d'une autre forme d'holocauste. »

maisons, en fabriquant des vêtements, on contribue au perfectionnement de l'humanité. Affirmer que le travail devrait améliorer le travailleur, ce n'est pas dénigrer la valeur intrinsèque du travail. En fait, le travailleur n'a aucune chance de progresser s'il n'attache pas d'importance à ce qu'il fait. On a demandé un jour à la fille de Toscanini quelle était la chose la plus importante que son père avait faite dans sa vie. « Mon père estimait que la chose la plus importante était ce qu'il était en train de faire sur le moment, a-t-elle répondu, que ce soit de diriger le New York Philharmonic ou de peler une orange. »

Si l'on considère que chaque travail est important, il faut changer la classification des tâches et des salaires. Il y a tout autant de dignité dans l'activité de cirneur de chaussures que dans celle de président d'une république. Nous sommes tellement pris par l'ambition et par nos espoirs d'ascension sociale que nous oublions la dignité du travail, quel qu'il soit.

## Le chômage : une autre forme d'holocauste

Que faire vis-à-vis du chômage ? Nombreux sont ceux, moi le premier, qui se préoccupent du surarmement et du risque d'holocauste. Cela doit demeurer une préoccupation prioritaire, mais si nous nourrissons le moindre es-

poir que cette tragédie soit évitée, nous resterons confrontés avec le chômage, qui est une autre forme d'holocauste : non point la mort physique par irradiation, mais une sorte de mort spirituelle à une échelle gigantesque, avec des centaines de millions de personnes sans travail. Le chômage nous lance donc un défi qui est l'équivalent de celui de la course aux armements nucléaires. Nous sommes en présence de la puissance immense de l'atome, de vastes ressources naturelles, de réserves pratiquement illimitées d'énergie d'une part ; et d'immenses besoins humains d'autre part : extension de l'analphabétisme, insuffisances alimentaires, besoins de vêtements, de logements, d'éducation, sous-emploi, chômage, etc. Pourquoi n'arrivons-nous pas à nous en tirer et à faire coïncider ces potentialités et ces besoins ? La simple réponse, selon Jean-Paul II, est qu'il y a quelque chose de fondamentalement faussé dans notre système économique. C'est donc là que se situe le défi le plus important de notre époque.

Il s'agit de rendre le pouvoir économique, comme toutes les autres formes de pouvoir, plus humain, plus souple, plus décentralisé et, simultanément, plus rationnel. Il nous faut une planification à l'échelle du globe, puisque nous vivons de plus en plus dans un seul et unique système économique. Trouvons la façon de préserver l'aspect humain des petites communautés tout en créant une communauté globale. Ce ne sera pas facile, mais c'est la voie sur laquelle nous devons nous engager.

« **A**VEC mon père, on n'a pas vraiment de discussions ». « J'aime beaucoup parler, mais chez moi, je ne dis rien ». « De toute façon, quand je leur pose des questions, ils ne me répondent pas... »

Ce genre de phrases – celles-ci proviennent d'enquêtes dans les familles – expriment, hélas, une réalité trop courante. Derrière la façade de familles bien pensantes, apparemment unies, que de drames dans les cœurs d'enfants et d'adolescents qui ne se sentent pas écoutés.

Il y a quelques mois, je m'entretenais précisément avec un groupe d'adolescents sur le sujet de la communication au sein de la famille. Il ne s'agissait pas de jeunes pris au hasard. Le fait même qu'ils se réunissaient régulièrement pour réfléchir à certains problèmes de leur temps montre assez qu'ils se sentaient motivés. Quelle n'a pas été ma tristesse de découvrir cependant que la plupart d'entre eux estimaient ne pas pouvoir parler avec au moins un de leurs parents (généralement le père), mises à part bien sûr les banalités de la vie quotidienne.

Depuis, cette préoccupation ne m'a plus quitté. Quel avenir sommes-nous en train de préparer si nos enfants ne trouvent pas dans le cercle familial une résonance à leur éveil à la vie ? Comment créeront-ils une relation normale de confiance avec leur conjoint si une telle confiance leur a été refusée dans leur enfance ?

On m'objectera que le problème n'est pas d'aujourd'hui. La famille d'autrefois, avec son système de domination à laquelle devait répondre une obéissance inconditionnelle, recelait elle aussi son lot de drames. Mais aujourd'hui ce manque de communication risque de susciter une génération de révoltés ou d'inadaptés à la vie en société.

Nous n'allons pas entrer ici dans l'univers de la psychologie qui ne peut être le fait de tous les parents. Inutile de nous culpabiliser parce que nous ne sommes que des parents « amateurs » ! « Faire une erreur pédagogique, souligne le psychologue Gilbert Rapaille, est beaucoup moins grave que de se sentir bloqué face à ses enfants parce qu'on a trop lu de livres de psychologie (1). » Et il ajoute : « Les bons parents ne sont pas forcément ceux qui savent, ce sont beaucoup plus souvent ceux qui ont confiance en eux et qui « habitent » leurs paroles ou leurs actions. »

## Oser parler... et surtout s'écouter

Toujours est-il que le dialogue familial est un art délicat. Parents et enfants vivent physiquement si proches que, même dans un climat de confiance, chacun éprouve de la gêne à dire le fond de sa pensée. Dans le film *Beau-père*, on voit un homme qui a le douloureux devoir d'annoncer à sa belle-fille que sa mère est morte. Tourmenté de ne savoir comment lui parler, il se résoud finalement à écrire un mot qu'il laisse sur le bureau de la jeune fille. L'écriture lui évite de se laisser submerger par l'émotion. De même, que d'aveux ou de décisions couchés sur le papier ont permis à des couples, à des familles, de se dire les mots qui ne se prononcent pas face à face.

Mais on ne peut organiser de vie familiale par correspondance. Il faut oser parler. Et surtout s'écouter, car la première condition du dialogue se trouve bien là.

# Communiqué

par Jean-J

Pourquoi n'écoutons-nous pas nos enfants ? Répondons franchement : parce que nous leur montrons ainsi, peut-être inconsciemment, que c'est nous qui commandons ; parce que nous persistons à les traiter en inférieurs ; parce que notre temps nous paraît plus précieux que le leur ; mais aussi, et cela me paraît fondamental, parce que nous réglons notre vie en fonction de nos intérêts, de nos aspirations, et très peu en fonction des leurs. Il ne s'agit pas de faire de l'enfant le roi, le centre de l'univers. Mais de lui accorder sa place et sa pleine chance d'épanouissement.

Or lorsqu'on observe la vie quotidienne des familles, on constate que certains choix capitaux, comme ceux du logement, de l'emploi du temps des parents (dans la mesure où il dépend d'eux), des loisirs, sont souvent faits non seulement sans consultation des enfants, mais sans considération de leurs besoins. D'avance, le dialogue est faussé, les enfants se sentent prisonniers d'un mode d'existence qui leur est étranger. « J'aime mes parents, dit une fille de 12 ans, mais c'est leur vie que je n'aime pas. »

Voici quelques notions qui m'apparaissent comme essentielles au dialogue familial.

**LE TEMPS** Ecouter les enfants suppose une denrée rare, de nos jours, surtout pour les pères : le temps. Cela ne veut pas forcément dire beaucoup de temps. C'est la qualité qui compte, non la quantité. Notre sensibilité de parents peut nous faire deviner *le* moment – souvent fugitif – où tel ou tel enfant désire parler. Il est alors important de saisir ce moment, même s'il bouleverse nos heures de liberté.

**QUESTIONS ET REPONSES** Les questions des enfants sont souvent gênantes. Elles surgissent quand on ne les attend pas. Or il nous faut répondre. L'autre jour, il m'a fallu satisfaire pendant une heure et demie à la curiosité de mon fils de 11 ans sur le système monétaire international ! J'avais le temps, c'était magnifique, mais si la question m'avait surpris au mauvais moment, aurais-je au moins promis de répondre et tenu ma promesse ?

A notre époque, les questions posées nous dépassent de plus en plus. Souvent, elles nous font mesurer notre immense ignorance. Nos réponses ne peuvent être évasives ; par contre, nous pouvons *apprendre avec nos enfants* la réponse que nous ne pouvons donner sur le champ. Occasion rêvée de faire quelque chose avec eux.

**L'AUTORITE** On sait que ce mot est dérivé du verbe latin *augere*, qui veut dire accroître. L'autorité est donc la capacité de faire grandir l'autre. Tout un programme. Et l'art consiste donc à asseoir une autorité sans forcément user de notre pouvoir (qui est réel, d'abord sur le plan physique, ensuite sur le plan économique).

# er en famille

ques Odier

Avoir raison, tout le temps, pour nous parents, ne peut être que l'indice de notre hypocrisie. Notre autorité grandit parfois lorsque nous reconnaissons nos torts. Cela aide nos enfants à comprendre que leurs parents sont faillibles, donc que nous avons besoin de nous référer ensemble à des principes ou à une autorité intérieure qui nous dépassent les uns et les autres.

Cette descente du piédestal original ne nous dispense pas, cependant, de prendre des décisions, même s'il nous faut, dans la plupart des cas, accepter de justifier nos interdictions et nos exigences. L'époque n'est plus au droit divin des parents. Ce droit, précise Louis Evely dans son livre *Oser parler* (2) « est strictement limité par l'intérêt du bénéficiaire, et il est urgent que celui-ci le comprenne pour qu'il ne s'habitue pas à subir le pouvoir d'un fort sur un faible ».

Plus l'autorité des parents ressemblera, pour reprendre une expression consacrée dans un autre domaine, à la force tranquille, plus elle sera acceptée.

**LA MORALE** Les références morales n'ont plus guère cours pour une génération qui veut tout repenser par elle-même. Pleurer sur un passé perdu ne sert à rien. C'est plus compliqué, plus exigeant, mais plus salutaire, pour les parents comme pour les enfants, de saisir les événements de la vie quotidienne pour réinventer ensemble une morale individuelle et collective qui s'applique à tous les membres de la famille.

Les jeunes n'acceptent plus volontiers les sermons. « Vous savez, Monsieur, disait un garçon à un psychanalyste, hier le disque a encore fonctionné pendant deux heures ! » Le disque, bien entendu, c'est le père. Qui de nous n'a pas observé le « nuage protecteur de distraction » – l'expression est du D<sup>r</sup> André Berge – dont s'entoure l'enfant soumis aux sermons des parents ?

Et pourtant, à certains moments, il faut dire avec conviction et amour ce que l'on reproche à l'enfant, ce avec quoi on n'est pas d'accord. Mais mieux vaut consacrer cinq minutes à réfléchir à la phrase qui doit être dite et qui peut retenir l'attention de l'enfant plutôt que de le sermonner pendant dix minutes.

**LA SEXUALITE** Sujet tabou par excellence dans les familles, même aujourd'hui. Or les enfants sont bien mieux informés que nous ne l'étions à leur âge. Si nous n'arrivons pas à en parler ouvertement avec eux, ce sont leurs copains qui se chargeront de compléter, à leur manière, ce qu'ils auront appris au collège. Ou alors nos enfants s'enfermeront dans une habitude de secret que nous ne pourrions reprocher qu'à nous-mêmes.

« De nombreux parents prétendent que leurs enfants ne les interrogent jamais, note Louis Evely, mais ils oublient

complètement leurs esquives, leur gêne communicative et leur rigorisme préventif qui ont découragé leurs enfants de manifester leur curiosité naturelle. »

Ce que nos enfants voient sur le petit écran nous donne en fait de nombreuses occasions d'échanges. Ce ne seront peut-être pas de longs tête-à-tête, comme on souhaiterait parfois les avoir ; mais si nous sommes assez honnêtes pour nous ouvrir, dans la mesure de la compréhension de nos enfants, sur nos propres faiblesses ou nos propres interrogations, un dialogue peut s'instaurer.

Lorsque j'avais dix-sept ans, mon père étant mort depuis plusieurs années, un jeune homme eut la sollicitude de me dire : « Tu arrives à l'âge où l'on a des problèmes. Si tu veux en parler, je suis tout prêt à le faire avec toi. » Il avait vu juste : j'appelais le dialogue de tous mes vœux. Mais comme il se garda bien de dire un seul mot de sa propre vie, je me retins et mon silence se prolongea pendant plusieurs années encore jusqu'au jour où un autre ami eut la franchise dont le premier avait manqué.

**LA CONCERTATION** Tout, dans la vie d'une famille, ou presque tout, peut se prêter à une concertation véritable. Celle-ci peut prendre plusieurs formes. Quel que soit le nom qu'on leur donne – conseil de gouvernement, assemblée du peuple ou simplement moments en famille – des instants privilégiés sont nécessaires où chacun peut exprimer ses doléances, ses difficultés, ses aspirations, ses éloges ou ses critiques envers chacun.

Nos deux fils apprécient, et parfois réclament, ces moments d'échange où, parce que nous sommes croyants, nous essayons de nous mettre ensemble à l'écoute de Dieu et où nous notons simplement les pensées qui nous viennent à l'esprit avant d'en faire part aux autres. « Dieu peut nous aider à communiquer entre nous, précise notre fils aîné (16 ans). Il nous demande de dire certaines choses, de poser certaines questions qui, parce qu'elles viennent de Lui, sont souvent profondes et permettent un dialogue sincère. » Et il ajoute : « J'ai pu ainsi dire certaines vérités que j'aurais trouvé difficiles à dire à un autre moment. Je me sens moins gêné de me dévoiler moi-même et je sens les autres ouverts à ce que je leur fais remarquer. Cela me permet aussi de « m'expliquer » avec mon frère, ce qui est nécessaire à certains moments. »

Mais alors les parents, eux aussi, doivent jouer franc jeu. Perdons, au moins pour un instant, cette « préoccupation éducative » qui, en nous, fausse d'emblée le dialogue.

\*\*\*

Concluons en mettant en garde, cependant, contre ce qui ne serait qu'une méthode de plus pour l'éducation de nos rejetons. Louis Evely a raison de dire : « Ce n'est pas ce que vous faites pour vos enfants qui vous vaudra leur gratitude ou leur vénération, c'est la manière dont vous le ferez, avec amour, c'est-à-dire avec joie et en les respectant. »

(1) *Si vous écoutez vos enfants ?* par Gilbert C. Rapaille, Pascale Breugnot et Bernard Bouthier. Ouvrage réalisé après une émission des Dossiers de l'écran. Editions Mengès.

(2) Editions le Centurion.

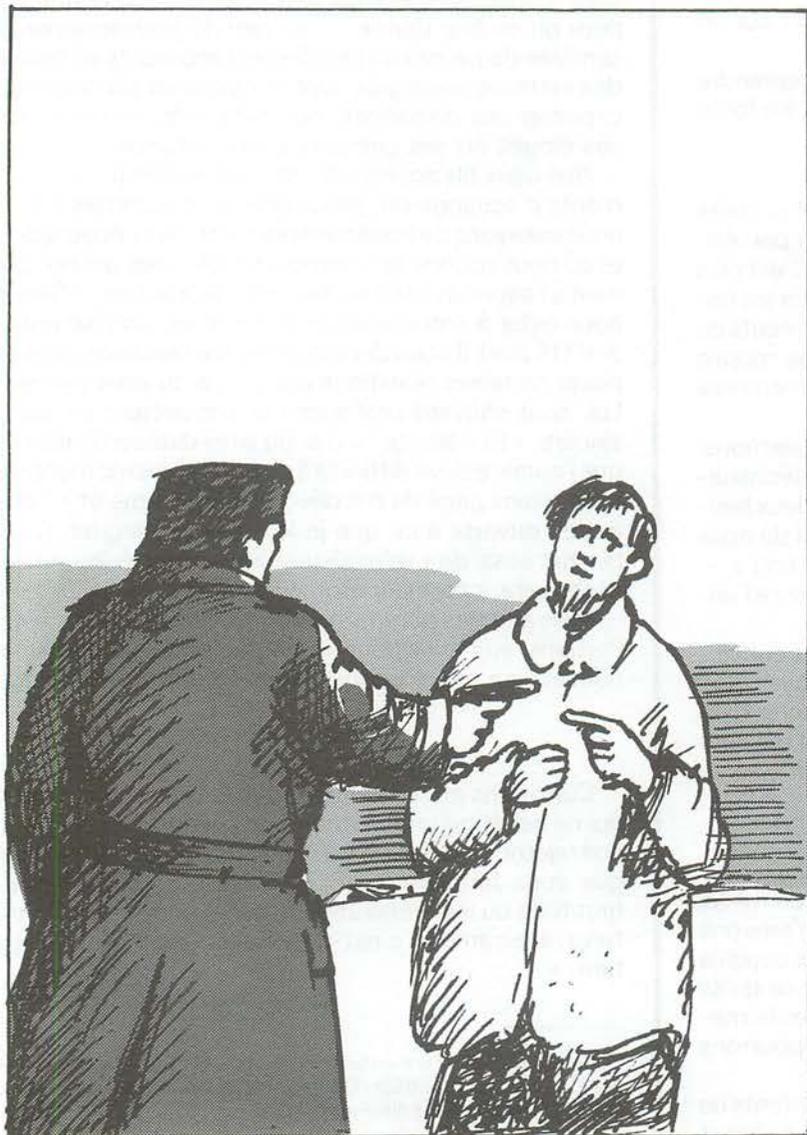
# LE PASTEUR ET LE COMMISSAIRE

*En Russie, depuis le règne de Catherine II, d'importantes colonies allemandes composées essentiellement d'agriculteurs, s'étaient installées dans le bassin de la Volga.*

*Profondément chrétiennes, ces communautés et leurs pasteurs eurent beaucoup à souffrir durant la révolution de 1918.*

*Le récit qui suit relate l'affrontement du pasteur Karl Zimmer, qui avait la charge de la paroisse de Paulskoje, avec le commissaire politique, un ancien criminel que la révolution avait sorti de prison et nommé dans ce village avec pleins pouvoirs sur la population.*

*Le récit est tiré du livre que le fils du pasteur Zimmer a publié en 1978 à l'intention de ses propres enfants (1).*



**Q**UELLE frayeur lorsque deux hommes armés, envoyés par le commissaire, se présentèrent par un froid matin d'hiver pour arrêter notre père. Il n'y avait rien à faire. Les policiers lui annoncèrent qu'il devait s'habiller chaudement et prendre son manteau de fourrure. L'un d'eux, pris de pitié, se donna la peine de nous expliquer que le commissaire accusait le pasteur d'avoir ordonné aux paysans de ne pas lui livrer le gain qu'il exigeait d'eux. Il allait être emmené à la prison de Marxstadt. Pour nous, ce fut un soulagement : l'homme aurait tout aussi bien pu fusiller papa sur place !

Devant la maison du commissaire, le traîneau était déjà prêt ; les chevaux étaient attelés, un paysan tenait les rênes. Le commissaire, engoncé dans une grosse pelisse, armé d'un fusil et d'un pistolet, vint s'asseoir à côté du pasteur.

« Tu verras bien ! » cria-t-il lorsque le pasteur se risqua à demander quel était le but du voyage. « Si nous allons au chef-lieu, ajouta mon père, c'est dangereux de partir, avec la tempête de neige qui menace. – Ta gueule, sinon je te supprime sur le champ, hurla l'autre, en agitant son revolver sous son nez. Mon père décida alors de se taire, et de ne parler qu'à Dieu qui, Lui, avait toutes choses en main...

« Il n'y a plus de chemin »

Un soldat se hissa encore à côté du conducteur et l'on se mit en route. Le ciel était gris et bas et une neige fine tourbillonnait dans l'air matinal, signe avant coureur de la tempête. Bientôt l'on perdit le village de vue : seul le chemin se déroulait dans la steppe. Le paysan voulait à tout prix atteindre un certain village avant la fin de l'après-midi pour y passer la nuit. Lui aussi avait peur, mais il n'osait pas contredire le commissaire. Lorsque peu à peu les congères recouvrirent le chemin, il suggéra de faire demi-tour, car

(1) « Kindheitserlebnisse in der russischen Revolutionszeit » (souvenirs d'enfance durant la révolution russe) par Woldemar Zimmer, Bâle-Schinznach.



ils risquaient à tout moment de se perdre. De plus les loups étaient nombreux dans la steppe. Le pasteur voulut appuyer les paroles du paysan, mais cela fit réapparaître le revolver.

« Continue, je te dis », trancha-t-il. Les autres se recroquevillèrent davantage dans leurs fourrures, le vent glacé leur coupait le visage comme un rasoir.

Après le départ de papa, maman nous avait réunis et nous sommes tous tombés à genoux. Maman implora Dieu pour que notre père soit protégé et nous revienne rapidement. Cette prière nous redonna la paix. Nous savions qu'elle avait été entendue. Mais nous ne pûmes nous empêcher de guetter par la fenêtre l'aggravation de la tempête.

Dans le traîneau, personne ne songeait à s'arrêter pour manger quelque chose. Les chevaux poursuivaient leur chemin. Un lourd silence pesait sur les quatre hommes, interrompu seulement par les encouragements du paysan à ses bêtes et par le crissement de la neige.

« Il n'y a plus de chemin, nous sommes perdus », annonça soudain le conducteur. Papa, bien sûr, s'en était déjà rendu compte. « Espèce d'idiot, jura le commissaire. Tu n'aurais pas pu faire attention ? Si tu ne retrouves pas le chemin, je te descends. »

« Tu n'as qu'à tirer, répliqua le paysan. C'est toi qui devra le retrouver alors. » Pour le faire taire, le soldat lui donna un violent coup de poing.

« Vas-y, prends les rênes, dit alors le paysan au garde. J'ai fait de mon mieux, mais la tempête est trop violente. Même les chevaux ne peuvent plus sentir le chemin sous la neige. »

Quelques mots violents furent encore échangés. Seul le pasteur se taisait, priant pour une issue.

« Eh bien, pasteur, tu peux être content maintenant. Tu n'en sortiras pas vivant », s'écria le commissaire.

« Cela fait des années que je circule dans la région, répliqua calmement le pasteur, et j'ai traversé plus d'une tempête comme celle-ci. Nous n'aurions jamais dû partir avec ce temps. Si le commissaire accepte, je veux bien essayer de retrouver le chemin. »

« Prie, pasteur, prie ! »

« Vas-y, assieds-toi devant ! » ordonna-t-il.

« Il doit rester avec ses chevaux, poursuivit doucement le pasteur. Ils lui obéiront mieux qu'à moi. Je vais seulement lui donner des indica-

tions. » Il sortit sa main pour sentir la direction du vent. Une tempête de neige souffle toujours dans le sens où elle a commencé. Il avait les lieux clairement à l'esprit. C'était une région sans collines, sans forêts, sans rivières. Juste quelques granges pour l'été, ainsi que quelques fossés asséchés, ne se remplissant d'eau qu'au dégel, et maintenant recouverts par la neige. On ne voyait rien à cinq mètres. Le ciel et la terre se confondaient. Seule la direction du vent pouvait être une indication.

« Pousse à droite, à fond à droite, dit le pasteur au paysan. Il semblait sûr de retrouver la bonne direction. Il savait aussi que les gens qui se perdent dans la steppe font toujours un immense cercle vers la gauche. Il avait calculé le nombre de cercles qu'ils avaient déjà dû faire depuis que le traîneau avait quitté le chemin.

Le jour commençait à baisser et le commissaire manifesta de plus en plus d'impatience. Mais le pasteur conservait son calme, de même que le paysan. Il se rendait bien compte que le pasteur était à son affaire.

Celui-ci escomptait arriver bientôt à un fossé qui permettrait de retrouver la bonne direction. Ce qui le préoccupait, c'était l'arrivée de la nuit.

Soudain le commissaire et le soldat poussèrent un cri. Les chevaux

avaient disparu dans la neige. C'était le fossé. Il fallut descendre, aider les chevaux à sortir et les réatteler. On repartit ensuite, le long du fossé, en direction du village, qui ne devait plus être très loin. L'obscurité tombait et la progression était toujours plus lente. Au bout d'un moment, le conducteur vit une tache brune. Le vent avait balayé la neige et une partie du chemin apparut soudain devant l'attelage. Mais la joie fut de courte durée : un hurlement, puis un autre, puis d'autres encore firent sursauter les chevaux : les loups. « Nous sommes perdus si nous n'atteignons pas le village au plus vite, cria le commissaire, désespéré. Aidé par le soldat, il apprêta ses armes. Les hurlements les pénétraient jusqu'aux os et les chevaux s'élançèrent comme sous un coup de fouet. Le pasteur avait le sentiment que le village n'était plus loin.

« Prie, pasteur, prie, nous sommes perdus », s'écria le commissaire. Le pasteur n'avait pas attendu cet ordre. Mais il trouva plutôt comique que cela vint de cet homme qui rejetait Dieu. Le paysan, sur sa banquette, laissa fuser un petit rire.

Cinq minutes plus tard, le pasteur perçut à travers la tempête un son familier : les cloches du village. Une louange s'éleva dans son cœur. Les loups ne pourraient plus rien faire. Dieu avait protégé cette équipée, malgré les sarcasmes et les blasphèmes du commissaire.

« Les cloches, les cloches, nous sommes sauvés ! » Le commissaire ne pouvait cacher sa joie.

## Les loups

Mais les loups s'approchaient et l'on pouvait déjà voir leur silhouette dans la nuit tombante. Il fallut tirer quelques coups de feu. Heureusement que, sur le chemin dur, les chevaux pouvaient filer au grand galop.

« Nous y sommes, nous y sommes », cria le paysan. A droite et à gauche, ils virent les maisons et leurs lumières. Les loups cessèrent leur poursuite. On arriva tout juste à arrêter les chevaux frémissants et

baignés de sueur devant la maison commune, qui tenait lieu d'auberge.

Ayant entendu que le pasteur se trouvait là, des villageois amis arrivèrent aussitôt avec du pain, du beurre, du lait chaud et chacun put se restaurer. Une fois remis de ses émotions, le commissaire se mit à se vanter d'avoir triomphé des difficultés de cette expédition, malgré les protestations du pasteur qui avait voulu l'empêcher de partir. « N'est-ce pas, pasteur ? Et je suis même arrivé à te faire prier, » railla-t-il.

Le pasteur ne chercha pas à répondre. Fatigué, il s'allongea dans un coin sur sa fourrure encore mouillée de neige, recommanda les siens, et son propre sort, à la grâce divine et s'endormit. La tempête secouait les volets et le sifflement du vent ressemblait tantôt au hurlement des loups, tantôt aux pleurs d'un enfant. Un bon poêle à bois les réchauffait tous, ceux qui bafouaient Dieu et ceux qui lui faisaient confiance. Etendu sur la banquette de faïence à côté du poêle, le commissaire se tournait et se retournait dans son sommeil, comme si de mauvais rêves le poursuivaient.

## « Vous, M. le pasteur ? »

Le pasteur fut le premier debout. Il se réjouit de constater que la tempête avait diminué en intensité. Sa prière fut une louange pour la protection reçue la veille, et une intercession pour sa femme et ses enfants.

Mon père était bien connu des habitants de ce village, dont il avait desservi l'église durant deux ans. Ils étaient intrigués : pourquoi ce pasteur très aimé avait-il été arrêté ? Ils lui servirent, à lui et à ses compagnons de voyage, un abondant déjeuner, auquel le commissaire n'objecta pas. Il se montra même très aimable avec les villageois. Evidemment, ce village n'était pas dans son secteur. Mais lorsqu'un paysan voulut faire libérer le pasteur sur parole, le commissaire s'emporta et donna aussitôt l'ordre d'atteler.

Ils arrivèrent à la ville vers midi. Le commissaire ordonna au conducteur de se rendre à l'Hôtel de Ville, où se trouvaient le poste de police et la

prison, et de se préparer à repartir dès le lendemain matin.

Le pasteur profita de ce que le commissaire dût parler avec un policier de garde pour prier le paysan, dès son retour, de raconter à sa femme et à ses enfants toutes les péripéties du voyage et de leur faire savoir qu'il espérait être bientôt de retour.

Deux gardes s'emparèrent du pasteur comme s'il était un criminel et l'introduisirent dans le poste de police. Peu de temps après apparut une secrétaire en uniforme. Elle venait prendre note de l'identité du prisonnier. En le voyant, elle manifesta une légère surprise et s'exclama : « Vous, M. le pasteur ? » Puis elle porta la main à sa bouche pour le faire taire et l'interrogea sur son identité et sur les raisons de son arrestation.

Le pasteur l'avait aussi reconnue : c'était une jeune fille qui avait fait sa confirmation dans un village proche dont il avait eu la charge. Elle avait été à l'époque une catéchumène attentive et assidue. Il s'attrista à l'idée qu'elle occupait maintenant un tel poste. Mais elle fut très aimable avec lui et le pria d'attendre jusqu'à ce que l'on ait statué sur son sort.

Il eut donc le temps de réfléchir à tout ce qui s'était passé et de s'en remettre entièrement à Dieu. Puis la porte s'ouvrit et un policier fit venir le pasteur dans un bureau où il eut la joie de retrouver la jeune femme. Elle lui fit prendre place tandis que le policier gardait la porte.

## « Aux ordres de Dieu »

A voix haute et claire, elle lut un texte dans lequel il était précisé que le pasteur ne serait pas emprisonné, mais qu'il devait s'en tenir aux ordres du commissaire. Ainsi il était libre et pouvait rentrer chez lui. Elle ordonna au policier de le raccompagner à la porte. Lorsque celui-ci eut le dos tourné, elle lui fit un sourire chaleureux tout en mettant un doigt sur ses lèvres. Le pasteur comprit : il fallait ne rien raconter de tout cela. Il lui fit un petit signe de reconnaissance et murmura : « Aux ordres de Dieu ». Il ressortit libre et le cœur débordant de gratitude. Il savait maintenant pour-

quoi son ancienne élève se trouvait là : c'était le plan de Dieu.

\*\*\*

*Quelque temps plus tard, le pasteur devait retrouver les siens dans la joie. Mais la situation dans le village ne fit qu'empirer. Le commissaire continuait de piller et de terroriser la population. Une grave famine s'installa dans toute la région. Wolde Zimmer, auteur du récit, relate qu'un jour il a assisté par dessus la clôture du jardin, avec d'autres villageois, au magnifique repas que prenait le commissaire devant sa maison : pain blanc, beurre, jambon, café. Il reprend ensuite son récit.*

Un jour la nouvelle se répandit dans le village : le commissaire était à l'article de la mort. On ne l'avait plus vu depuis longtemps et son successeur avait déjà été désigné. Peu après, la sœur du mourant, affolée, vint nous dire que son frère, dans son délire, ne cessait d'appeler le pasteur. Elle-même, ainsi que leurs vieux parents, n'osaient même pas entrer dans la chambre, tant ses cris et ses imprécations étaient terrifiants.

Nous implorâmes tous notre père de ne pas y aller. De toute évidence, le

commissaire voulait encore l'abattre avant sa mort, et il avait son revolver chargé sur sa table de nuit. Mais le pasteur ne se laissa pas arrêter. Après tout, il s'agissait d'une brebis perdue qui appelait le berger.

## Les démons

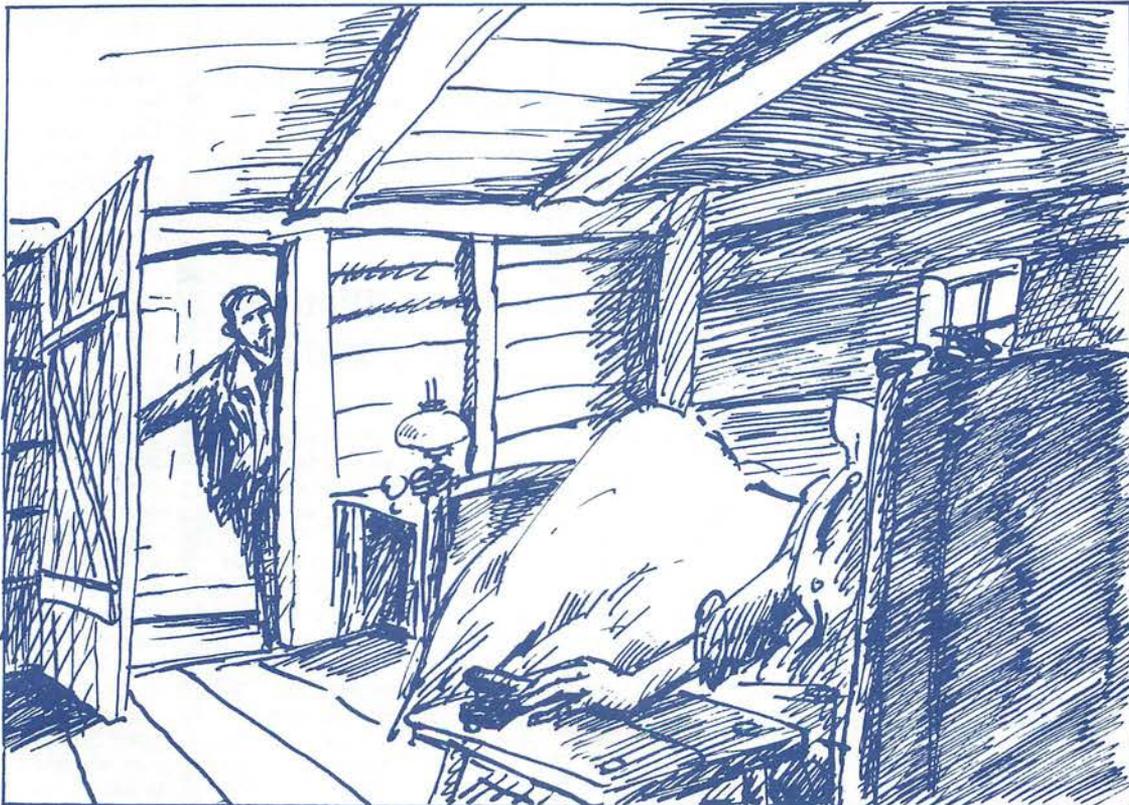
Il s'y rendit donc. On entendait déjà du dehors les jurons et les appels du malade demandant qu'on aille quérir le pasteur. Celui-ci ouvrit la porte avec précaution et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Le revolver était bien en vue sur la table. Le malade s'agitait et criait dans son lit. Le pasteur entra prudemment sans quitter le malade des yeux. Soudain celui-ci le vit et cria de toutes ses forces : « Te voilà enfin, pasteur ! A l'aide ? Prie, prie... Vite, en voilà encore un, » ajouta-t-il en montrant le mur. Le pasteur referma alors la porte derrière lui et fit un pas en direction du lit. A ce moment précis, il sursauta de frayeur car une main s'était portée à sa gorge et se mit à la serrer violemment. Il voulut se dégager d'un geste, mais son bras retomba dans le vide : il n'y avait

personne. Pourtant cette main invisible continuait de le tenir et de le forcer à regarder vers le lit. Mais il lui était impossible de faire un pas. « Pasteur, prie donc, prie, hurlait le commissaire, voilà de nouveau deux démons ! prie, sauve-moi ! » Et il agitait ses poings en l'air. Mon père était comme paralysé, mais il ne voyait pas de démons. Il n'y avait que cette main qui le serrait à la gorge. Tout cela dura moins d'une minute. Soudain le commissaire se cabra de toute sa longueur et son corps retomba sur le lit, inerte. Aussitôt le pasteur sentit qu'on le lâchait. Il se dirigea vers le lit, y mit de l'ordre et ferma les yeux du mort.

Il tremblait encore quand il nous raconta ce qui s'était passé. S'il se trouve un lecteur pour ne pas croire aux démons, tant pis pour lui, car ce sont bel et bien les démons qui étaient venus chercher le pauvre homme. Chacun a son libre-arbitre et peut décider s'il veut aller vers Dieu ou vers le diable.

*Traduit de l'allemand  
par Philippe Lasserre*

*Dessin de couverture et illustrations :  
Heinz Krieg (Berlin)*



## Une expérience pédagogique à Richmond

Six établissements d'enseignement secondaire de la région de Richmond, en Virginie, ont été choisis pour tester le cours de formation intitulé « Transformer le monde » et conçu par une équipe d'enseignants du Réarmement moral.

Le cours est basé sur la vie de personnages du passé qui ont joué un rôle marquant dans l'histoire des Etats-Unis et d'autres pays. Il examine les qualités et les traits de caractère qui leur ont permis d'avoir cette efficacité.

Vingt-six enseignants de ces écoles se sont retrouvés récemment dans la maison du Réarmement moral, à Richmond, pour se préparer à cette expérience, en présence du superintendant des écoles de la ville. « Nos élèves sont plus vulnérables qu'autrefois aux forces du bien et du mal, a déclaré l'adjoint du superintendant. Notre rôle d'éducateurs est d'influencer la pensée et le comportement de nos élèves vers le bien. »

Quatre animateurs du Réarmement moral ont été invités à participer à l'expérience dans ces six établissements.

## Honnêteté cordiale

Il fallait être en Ecosse pour qu'une rencontre régionale du Réarmement moral se tienne dans un manoir du XV<sup>e</sup> siècle : Winton House, à 25 km d'Edimbourg. Les 29 et 30 octobre derniers, Sir David et Lady Ogilvy recevaient dans leur propriété familiale plus de cent personnes venues non seulement d'Ecosse, mais de toutes les îles britanniques, Jersey et Man incluses, ainsi que d'autres pays européens. Le sujet principal de la rencontre : *le rôle de l'Ecosse en Europe*, montre à quel point les Ecossais, bien que rattachés à la communauté européenne par leur appartenance au Royaume



La ville de Québec, sur les rives du Saint-Laurent.

Uni, s'en sentent encore aussi éloignés psychologiquement que géographiquement.

On fit ainsi un vaste tour d'horizon qui eut le mérite d'aider les participants écossais à s'ouvrir aux réalités européennes et mondiales.

Ainsi un participant français a-t-il cité un ancien ambassadeur afghan : « L'Europe doit bâtir la paix. La réconciliation franco-allemande a été pour nous un signe d'espoir. Il faut maintenant agir sur les relations franco-britanniques. » Un autre Français a exprimé le vœu de voir la France et la Grande-Bretagne assez unies au sein de l'Europe pour aider à apporter des solutions dans les pays où elles s'étaient affrontées dans le passé, comme au Liban ou en certains points d'Afrique.

Impossible, en Grande Bretagne comme en France, de perdre de vue la crise économique et le chômage. Il fut utile, toutefois, de rappeler ce qui s'était fait à l'aciérie de Llanwern (pays de Galles) pour maintenir des emplois et à Consett (dans le nord-est de l'Angleterre) pour en créer de nouveaux après la fermeture d'une unité de sidérurgie.

Représentants de l'activité la plus traditionnelle d'Ecosse, agriculteurs et éleveurs se firent aussi entendre lors de cette rencontre : « L'Europe ne doit pas être un club dont on suit les règles, devait dire M. Seumas Graham, qui exploite 1 000 hectares de terres au bord du Loch Lomond, mais une famille dont les membres savent prendre soin et les uns des autres et des membres

des autres familles. » Ayant eu cette année une bonne récolte, il a décidé de faire don de l'équivalent d'un « chargement de foin » à un projet de développement au Zimbabwe. C'est lui qui organisa la visite des participants français à plusieurs cultivateurs de la région, notamment à M. Rob Simpson, responsable des producteurs de lait au sein de la fédération écossaise d'exploitants agricoles. « A Bruxelles, dit-il à ses interlocuteurs, on reste prisonnier de son personnage, d'où la confrontation. » Il exprima aussi le vœu de pouvoir s'entretenir à cœur ouvert avec ses homologues du « continent », notamment les Français.

Conclusion des visiteurs (français) d'Outre-Manche : « L'entente cordiale » est possible, mais elle passe par une « honnêteté cordiale » sur les problèmes qu'on ne peut pas ignorer.

## Réconciliation au Canada

Les 17 et 18 septembre derniers se retrouvaient à Québec les représentants des équipes canadiennes du Réarmement moral venus de Montréal, Québec, Trois-Rivières, Sorel, Alma et Ottawa. Dans leur souci de réfléchir aux problèmes qui se posent actuellement à leur pays, et en vue de trouver les moyens d'y porter remède, ils ont essentiellement axé leurs réflexions sur la qualité de vie intérieure qu'exige toute action constructive. Neuf parti-

cipants revenaient d'un séjour au centre international du Réarmement moral à Caux, en Suisse, et ont enrichi les échanges des expériences qu'ils avaient faites là-bas. Le récit de la réconciliation de deux d'entre eux, l'un de langue anglaise, l'autre de langue française, a particulièrement touché l'assemblée. Tous deux responsables au sein de l'équipe canadienne du Réarmement moral, ils ont dit leur regret d'avoir mis dix ans à surmonter leur mésestime malgré leurs nombreuses « tentatives de replâtrage ».

« Je désirais plus la paix que le changement, a dit l'un d'eux, et si j'acceptais de reconnaître mes torts, j'étais surtout soucieux de voir l'autre admettre les siens. A Caux, nous sommes passés d'une relation où l'on exprime ce qu'on ressent par la colère ou par l'insinuation à une relation fondée sur l'honnêteté absolue. »

Son partenaire a demandé pardon à l'assemblée pour cette relation si longtemps envenimée et qui avait stérilisé ses efforts pour apporter une réponse aux querelles qui divisent les communautés linguistiques, les responsables politiques et les partenaires sociaux.

Une deuxième rencontre s'est tenue dans le même esprit du 23 au 28 septembre à Régina. Les cinquante participants ont discuté de l'apport spécifique du Réarmement moral dans le monde d'aujourd'hui et ont eu de nombreux contacts avec des personnalités dirigeantes de la ville et de la province.

# Teresita

Pour moi, cette année, la petite fille espérance de Charles Péguy a pris les traits d'une très vieille Italienne. Teresita Miotti avait 90 ans et elle est partie au mois de septembre pour une destinée plus haute.

90 ans de vie, dont plus de 70 au service d'une cause qu'elle n'a jamais trahie : la cause socialiste. A l'âge de 14 ans, elle s'était inscrite au parti, avant de recevoir son premier salaire d'ouvrière dans une manufacture de tabac et, jusqu'à ces derniers mois, elle assurait la permanence du parti social-démocrate à Bologne. « Je suis encore assez forte, écrivait-elle, même sur mes pauvres jambes, et je vais au bureau le lundi, le jeudi et le samedi jusqu'à 13 h. » Elle s'était rendue récemment à Florence pour une fête socialiste où elle avait été saluée comme la plus ancienne militante. Avant la première guerre mondiale, elle était parmi les jeunes enthousiastes qui participaient au Congrès du Parti socialiste italien de Bologne aux côtés de Togliatti et de Mussolini. Tous deux ont bien vite trahi la cause. Togliatti est devenu communiste, Mussolini fasciste. Un étranger assistait aux travaux : Trotski, victime par la suite des vindictes prolétariennes.

Traître à la cause, Teresita Miotti l'était-elle lorsque, des années plus tard, elle pénétra dans la petite chapelle catholique de Caux ? Pour elle, l'entrée dans cette chapelle ne signifiait pas passer dans l'autre camp. Elle voulait simplement renoncer à son amertume profonde, une amertume qui, si elle était dirigée avant tout



contre les hommes et leurs pouvoirs, voilait tout de même la face de Dieu. Dès lors, elle a milité dans le socialisme avec une fidélité accrue. Elle souffrait de ses divisions et de son incapacité, à cause de l'incurie des hommes, de résoudre les problèmes de la nation. Elle a milité aussi pour le Réarmement moral avec toute la générosité de son cœur.

Un repas dans sa petite cuisine, au troisième étage d'un locatif ouvrier sans ascenseur, était une expérience inoubliable. A l'avance, elle était descendue se ravitailler en victuailles, suffisantes pour nourrir deux fois le

nombre des visiteurs. Au moment de l'au-revoir, elle tendait une enveloppe contenant un don pour Caux, pris sur une maigre retraite.

C'est cela, la petite fille espérance. C'est une personne qui fait un tout. La fidélité va de soi. La générosité est vécue dans les actes de tous les jours. Dieu est présent parce que l'on est en paix avec tous les hommes.

« Ce qui m'étonne, dit Dieu,  
c'est l'espérance.

Et je n'en reviens pas.

Cette petite fille espérance qui n'a  
l'air de rien du tout...

Immortelle. »

Charles Piguet

Pour tous ceux  
qui savent rire aussi  
sans alcool.

Pas de fête sans  
**RIMUSS**  
Jus de raisins mousseux.

**Cherchez-vous une idée de cadeau ?**

*Allez faire un tour chez*

**F. TAGINI S.A.**

*Quincaillerie - Articles de ménage*

84 rue Ancienne, 1227 Carouge, Genève

Tél. 42.41.60

Index  
des articles de  
« CHANGER » 83

Page 2

# LE SIÈGE SLUMBERETTE DE SWISSAIR PERMET DE *MANGER*, TRAVAILLER, LIRE ET DORMIR.

Les compartiments première classe de nos Boeing 747 et de nos DC-10 sont exclusivement équipés de sièges Slumberettes. Parce qu'eux seuls répondent aux exigences de Swissair en matière de confort première classe.

En position verticale pour déjeuner, vous serez aussi à l'aise qu'au restaurant. Et pour travailler, vous vous sentirez aussi à l'aise qu'au bureau. Peut-être même mieux, à cause de l'appui-tête au confort moelleux adapté à votre anatomie. Ou à cause de l'ambiance feutrée qui vous entoure et qui vous permettra de vous concentrer sur vos dossiers. Une ambiance tout aussi propice aux plaisirs que vous réservent nos trois menus à choix, constamment renouvelés sur nos long-courriers. A moins que vous ne soyez à

bord de l'un de nos vols où l'on vous propose ces mets légers qui font le renom de la cuisine moderne Swissair.

Mais passons aux nourritures de l'esprit: vous apprécierez certainement de pouvoir consulter journaux et revues (vous en trouverez un large choix à bord) en position adéquate. Une simple pression sur la touche de votre siège et voilà que dossier et appui-jambes se trouvent placés à votre convenance. Aussi confortablement installé, vous serez aisément captivé par votre lecture. Pour un temps, du moins. Car il se pourrait bien que tant d'aises vous incitent à faire une brève escale au pays des songes. Rien de plus simple: voici votre siège transformé en couchette. Et pour que tout se passe le plus agréable-

ment du monde, nous nous sommes assurés la complicité de huit programmes musicaux fidèlement retransmis par vos écouteurs Sennheiser.

Ne trouvez-vous pas étonnant qu'une compagnie aérienne qui parcourt chaque année 99 569 000 km pour desservir ses 99 destinations de par le monde en sache aussi long sur l'art et la manière d'être bien assis?

Swissair ou votre agence de voyages IATA se fera un plaisir de vous fournir de plus amples renseignements sur les multiples possibilités d'apprécier vous-même le confort unique d'un siège Slumberette.

**swissair** 